

peu rassurantes sur l'issue d'une aventure qui se présentait si singulièrement.

Un quart-d'heure s'écoula ; la patience de notre héros touchait à son terme, lorsque le bruit d'une voiture, lancé au grand trot, vint frapper son oreille. Il entendit la voiture s'arrêter devant la maison, la porte s'ouvrir ; une conversation, dont le sens ne pouvait parvenir jusqu'à lui, s'engagea dans le corridor ; ensuite, un bruit de pas, comme si deux ou trois hommes montaient l'escalier en portant un fardeau. Une demi-minute après, ces nouveaux-venus descendirent l'escalier, ils sortirent, la porte de la rue se referma de rechef sur eux, avec tout son attirail de verroux et de clés. Le silence se rétablit.

Étourdi par un enchaînement de circonstances aussi mystérieuses et qu'il n'essayait plus de s'expliquer, notre docteur restait sans mouvement, sans voix et presque sans idée, devant le feu qui s'était éteint. Bientôt la porte du misérable appartement où il était détenu fut ouverte, et il vit devant lui cette même femme qui, la veille au soir, était venue lui rendre visite. Elle avait encore le visage couvert de son inamovible voile noir. Des sanglots déchirants s'échappaient de sa bouche. Elle ne prononça pas un seul mot, mais elle lui fit un geste pour qu'il eût à la suivre. Il obéit ; il monta l'escalier délabré ; il entra dans une chambre à peu près dégarinée de meubles. Dans un coin était un mauvais lit de camp. Des rideaux d'une étoffe grossière, déployés devant les croisées, faisaient régner dans cette pièce une obscurité presque complète, et, tandis que le regard du médecin cherchait à distinguer les objets, la femme courut se jeter à genoux auprès du lit.

Le docteur s'aperçut alors qu'un homme entouré dans une couverture était étendu sur ce lit. Il était complètement immobile ; la tête et la figure étaient découvertes ; seulement un bandage passait au dessous du menton et venait se nouer au dessus de la nuque ; les yeux étaient fermés, le bras gauche pendait presque jusqu'à terre.

Écartant doucement l'inconnue, le jeune médecin prit la main de ce malheureux ; il la laissa retomber aussitôt, comme s'il eût touché un fer brûlant.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il, cet homme est mort !

— Oh ! non, il ne l'est pas ! repartit la dame noire en se levant brusquement et en se tordant les mains ; ne dites pas qu'il est mort, je ne peux supporter cette idée. Combien n'y a-t-il pas eu de gens qui ont été rappelés à la vie lorsqu'on les croyait perdus sans ressource ; combien d'autres auraient-ils été sauvés, si des moyens opportuns avaient été employés en tems utile. Tâchez, Monsieur, de faire quelque chose pour lui ; employez tous vos efforts ; rien n'est désespéré. Peut-être en ce moment même la vie l'abandonne-t-elle. Hâtez-vous, au nom du ciel, hâtez-vous, soyez son sauveur. Et la malheureuse frottait avec empressement les tempes, la poitrine de celui qui gisait devant elle ; elle frappa dans ses mains ; mais ces mains, raides de froid, aussitôt qu'elle ne les souleva plus, retombèrent pesamment.

— Tout est inutile, dit le médecin d'un ton péniblement affecté. Attendez, ouvrez les rideaux.

— Pourquoi, s'écria l'inconnue en tres-saillant.

— Ouvrez le rideau, vous dis-je, je vous l'ordonne, répondit le docteur avec fermeté.

— J'ai voulu que la chambre restât obscure, répliqua la femme en se jetant au devant

de notre héros pour l'empêcher de se diriger lui-même vers la croisée. Ayez pitié de moi. Si c'est un cadavre qui est là sur ce lit, que du moins mes yeux soient les seuls à le voir.

— La mort de cet homme n'a pas été naturelle, s'écria le médecin, et s'élançant vers la croisée, il écarta vivement le rideau.

L'inconnue essaya en vain de le retenir ; son voile tomba et livra aux regards la figure d'une femme âgée de cinquante ans environ, qui avait été belle, mais que les larmes, les privations, les chagrins de toute espèce avaient brisée, vieillie de bonne heure. Un tremblement nerveux agita les lèvres, et un feu sombre brillait dans les yeux de cette infortunée.

— Il y a eu violence, dit le médecin en montrant le cadavre, et en attachant sur cette femme un regard scrutateur ?

— Oui, répondit-elle d'une voix sourde.

— Cet homme a été la victime d'un meurtre ?

— D'un meurtre barbare, atroce ; j'en prends Dieu à témoin.

— Et le coupable, quel est-il ? s'écria le docteur en saisissant l'inconnue par le bras.

— Regardez d'abord et demandez-le-moi ensuite.

Le jeune homme se pencha vers le cadavre, qui se trouvait alors exposé au grand jour. La face était enflée et gorgée d'un sang noir ; les yeux sortaient de leur orbite ; la langue se montrait entre deux lèvres souillées d'écarlate ; un cercle d'un bleu livide se dessinait autour du cou. La vérité se révélait aussitôt.

— C'est un des condamnés à mort qui ont été exécutés ce matin, s'écria le docteur en s'éloignant du lit, non sans frémir.

— C'est cela même, répondit l'inconnue d'un ton hébété.

— Qui était-il ?

— C'était mon fils !

Et elle tomba sans connaissance sur le parquet.

L'histoire de cette malheureuse était d'ailleurs bien simple. Restée veuve, sans amis, sans fortune, avec un fils unique, elle l'avait élevé de son mieux ; elle s'était pour lui condamnée aux plus rudes privations ; l'ingrat s'était laissé entraîner dans la mauvaise compagnie ; il avait sans peine franchi la barrière qui sépare le vice du crime ; il périt de la main du bourreau ; sa mère, que le chimérique espoir de le sauver avait soutenue jusqu'au dernier instant, devint folle lorsqu'elle reconnut que c'en était fait. En vain avait-elle fait réclamer le corps aussitôt qu'il avait été possible de l'enlever à la justice ; en vain l'avait-elle enché dans un asile secret, la potence n'avait que trop bien rempli sa tâche.

Le jeune docteur n'oublia pas cette femme si cruellement frappée ; il la fit recevoir dans un hospice, il lui rendit de fréquentes visites, il veilla à ce qu'elle fut traitée avec un soin particulier ; il n'épargna rien pour adoucir son sort ; elle eut du moins le bonheur de ne pas recouvrer la raison ; elle n'aurait que trop senti toute l'étendue d'une peine que rien ne pouvait adoucir.

Notre héros est devenu célèbre ; la voix publique le place au premier rang des successeurs de Galien et de Boerhaave ; de tous les côtés on réclame ses soins ; les journées, fussent-elles de soixante-douze heures, ne seraient pas assez longues pour lui permettre de faire la moitié des visites que mentionne le carnet de son secrétaire ; les guinées arrivent chez lui en piles éclatantes ; sa poitrine est décorée de divers ordres, et toutefois, au

milieu de ses honneurs, de ses richesses, de ses occupations dévorantes, il lui arrive souvent de songer au *Voile noir*.

(Imité de l'anglais de Dickens.)

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Rome et Naples.

PAR LE BARON PAUL BROUILHET DE SÉGALAS. (1.)

Suite et fin.

Le dimanche matin, 7 juillet 1647, les paysans arrivèrent en foule sur la place *del mercato*, à Naples, pour vendre leurs fruits. Parmi ceux-ci on voyait plusieurs pauvres habitants de Pouzzoles qui étaient venus porter leurs figues. Les *gobellieri* voulurent exiger le paiement de l'impôt sur les fruits ; mais les réclamations furent très-vives et très-énergiques, surtout de la part des marchands de figues, qui objectaient que tous les jours la valeur de ce fruit diminuait considérablement, ce fut inutile. Les paysans portèrent leurs réclamations au vice-roi ; ce fut encore en vain. Alors la place se remplit de plaintes, de murmures, de désordres, et le mécontentement alla toujours croissant. Enfin l'orage fit explosion. Un parent de Tommaso donna le signal en jettant à terre sa corbeille de figues et s'écriant plein de fureur : " Ces figues sont à moi et j'ai le droit d'en faire ce qu'il me plaît ! " et il les repoussa dédaigneusement du pied. Les enfants se jetèrent sur ces figues ; mais les *gobellieri*, voulant les en empêcher, il s'éleva entre eux une rixe assez plaisante. Alors parut un envoyé du vice-roi, pour rétablir l'ordre par sa présence. Il réussit mal, car à sa vue Masaniello ne put retenir sa fureur ; il saisit une poignée de figues et les lui jeta de toute sa force au visage. Aussitôt de tous côtés volèrent des fruits, des pierres, des bancs. On mit le feu à la maison de bois élevée pour les *gobellieri*, au milieu de la place, ainsi qu'à tous les registres et papiers. Les archers accoururent, et ils furent repoussés par le peuple furieux.

Guidé par Masaniello, le peuple se porta au palais, il inonda les appartements du vice-roi ; les soldats ne purent le retenir. Toute la ville accourut, et ce fut un spectacle effrayant que de voir cette masse flottante d'hommes, d'enfants et de femmes, d'où s'élevait ce cri : "*Leva, leva le gobelle !*..."

Pendant les premiers moments de l'émeute, le vice-roi était tranquillement à son fênetre du palais, mangeant un biscuit qu'il trempait dans un verre de vin. Quand il vit que le soulèvement prenait un caractère sérieux, il monta en voiture et voulut fuir ; mais il ne put aller que jusqu'à l'église de Saint-Louis des Pères-Minimes de saint-François de Paule. Il s'y précipita et fit refermer les portes sur lui. Pendant ce temps un arquebuisier allemand tua un homme. La vue du sang ne fit qu'exalter cette populace effrénée. On releva le cadavre sanglant, et il fut porté par la ville au milieu des vociférations et des menaces.

La voix de Masaniello fut impuissante pour réprimer ce premier et sauvage élan de fureur. Le peuple se livra à ses passions aveugles et brutales. Poussé par son instinct féroce de destruction, il mit le feu à plusieurs palais. Le feu c'est son arme favorite ; c'est un agent dont l'action est terrible et rapide. Nims je ne veux pas entrer dans les détails de ces scènes affligantes. Je ne connais rien de plus hideux que le spectacle des sanglantes fureurs de ces masses stupides et sauvages.

Dans tout cela, ce qui étonne, c'est l'empire que Masaniello avait acquis sur le peu-

(1) Un beau volume. Chez M. de Perrodi et Co. éditeurs, place du Palais-Royal, 241